

UNE FEMME DE COMBAT

Olympe de Gouges (1748-1793)



Buste d'Olympe de Gouges

La mairie du III^e arrondissement de Paris a proposé de donner le nom d' Olympe de Gouges au carrefour des rues Turenne, Charlot, Béranger et Franche-Comté.

En 2013, le collectif "Osez le féminisme" tente de faire entrer Olympe de Gouges au Panthéon. Elle ne sera pas choisie. Ce sera l'Assemblée Nationale pour la belle et talentueuse Olympe. En effet, son buste en marbre, réalisé par Jeanne Spehar et Fabrice Gloux, y a pris place dans la salle des Quatre-Colonnes. Reconnaissance tardive mais bien méritée de

cette grande dame ! Son destin est hors du commun mais aussi hors du temps.

Olympe de Gouges, une des premières figures du féminisme français qui osa publier, en 1792, une «Déclaration des droits de la Femme et de la Citoyenne» stupéfiante par sa modernité, demeure une figure méconnue de la nation à laquelle elle avait "légué son cœur". C'est la première femme qui ait osé revendiquer toutes les libertés y compris sexuelles : droit au divorce, droit à l'union libre, défense des filles-mères et des enfants bâtards.

BIOGRAPHIE

Elle est la première femme à avoir compris que le sexisme n'était qu'une variété de racisme. Elle a payé de sa vie sa fidélité à ses idées. Elle dira «*On nous a exclues de tout savoir. On ne s'est pas avisé de nous ôter celui d'écrire ! Cela est fort heureux*». On imagine l'accueil réservé à la "Déclaration des droits de la femme". La cause des femmes semble contraire à la Nature et à la Raison dont se réclament les révolutionnaires. Sa déclaration revendique tous les droits pour toutes les femmes. Seule une phrase est demeurée célèbre : «*Les femmes ont le droit de monter à l'échafaud. Elles doivent avoir également celui de monter à la tribune*». (Article 10)

Une enfance très particulière

Tout d'abord, parlons des origines d'Olympe de Gouges, de sa mère. Cette dernière est née en 1714 à Montauban dans la famille Mouisset appartenant à la riche bourgeoisie. On lui donne le prénom de sa marraine Anne-Olympe de la Pomarède. Son parrain, plus âgé de cinq ans est Jean-Jacques Lefranc de Caix, futur marquis de Pompignan. Il est le géniteur, le père biologique d'Olympe de Gouges. Il est d'une famille prestigieuse, très célèbre à Montauban.

Le père d'Anne-Olympe, Jacques Mouisset, est drapier de profession et avocat à la Bourse de Montauban, ce qui correspond à nos anciens tribunaux de commerce.

En 1734, Jean-Jacques Lefranc de Pompignan suit des cours au lycée Louis Legrand à Paris en même temps que Voltaire. Il écrit de nombreux poèmes et pièces de théâtre dont la plus célèbre est «*Didon*». Voltaire qualifie ce Lefranc de Pompignan de «*petit bourgeois*» d'une «*petite ville*» et lui consacre des lignes sarcastiques de ce style : «*Savez-vous pourquoi Jérémie a tant*

pleuré dans sa vie ? -Parce que lui, le prophète s'épouvantait déjà que Lefranc de Pompignan le traduise». Même la fondation d'une académie par Lefranc ne peut modérer les railleurs.

Le 13 décembre 1737, Anne-Olympe, la mère d'Olympe de Gouges, épouse Pierre Gouze, boucher. En 1747, Lefranc de Pompignan s'installe à Montauban comme successeur de son père pour diriger la Cour des Aides. Il retrouve Anne-Olympe dont il est très amoureux depuis plusieurs années et qui lui a tant manqué. Pierre Gouze est absent. Une petite fille Marie, la future Olympe de Gouges, naît le 7 mai 1748. Elle est le troisième enfant d'Anne-Olympe de Gouze. La paternité de Lefranc de Pompignan est de notoriété publique. Pierre Gouze, le père légal ne vient pas au baptême. Il sait qu'il ne peut pas être son géniteur. Il est resté trop longtemps absent du foyer conjugal. Il meurt deux ans plus tard dans des circonstances qui nous sont inconnues mais on peut supposer qu'il est mort pendant la crue du Tarn.

Le marquis, heureux de cette disparition veut s'occuper de Marie et l'élever selon son rang. Anne-Olympe refuse. Il se retire alors dans son village de Pompignan et entreprend la construction de son château. Il épouse Marie-Antoinette Félicité de Caulaincourt qui lui donnera un fils Jean-Georges en 1760, et il oublie sa maîtresse et leur fille. Peu avant sa mort en 1784, le marquis écrit à sa fille naturelle qui, de Paris, lui rappelle sa paternité, la lettre d'un moraliste bien fatigué : «*S'il est vrai que la nature parle en vous et que mes imprudentes caresses pour vous dans votre enfance et l'aveu de votre mère vous assurent que je suis votre père, imitez-moi et gémissiez sur le sort de ceux qui vous ont donné l'être*». Cependant, elle ne dévoilera jamais publi-

quement le nom de son père. *«Je suis»,* se justifiera-t-elle auprès du président de la Convention, *«la fille d'un homme célèbre tant par ses vertus que par ses talents littéraires. Il n'eut qu'une erreur dans sa vie, elle fut contre moi !»*

Marie Gouze qui se fera plus tard appeler Olympe de Gouges, n'a de ce fait jamais connu de père : Pierre Gouze meurt trop tôt, le marquis ne s'occupe pas d'elle et elle déteste le troisième. En effet sa mère s'est remariée à un policier de la ville, Dominique-Raymond Cassaigneau.

Marie ne reçoit pas l'éducation qui par la suite lui fera défaut. Elle ne fait qu'un court séjour à l'école des Ursulines de Montauban où elle apprend à lire et à écrire médiocrement. Sa vie durant, elle souffre du manque d'instruction. *«On ne m'a rien appris»,* reconnaît-elle. *«Elevée dans un pays où l'on parle mal le français, je n'en connais pas les principes».* L'occitan est sa première langue et elle le parle de sa naissance à son mariage. À l'époque, peu de Français parlent couramment la langue nationale. On jugera mieux de son mérite et de sa valeur quand on saura qu'elle finira par s'imposer à Paris comme femme de lettres.

Sa ligne de vie : l'indépendance totale

Le 24 octobre 1765, Marie Gouze épouse, en l'église Saint-Jean de Villeneuve à Montauban, Louis Aubry, officier de bouche puis traiteur, *«un homme âgé qu'elle n'aimait point et qui n'était ni riche ni bien né»* dit-elle dans ses Mémoires. Elle dit avoir quatorze ans au moment de ce mariage, elle en a en réalité dix-sept.

D'après le chroniqueur montalbanais Mary-Lafon, elle est, comme sa mère, d'une grande beauté : *«Elle réalisait avec magnificence*

l'idéale perfection de la beauté du Midi : des yeux d'où jaillissaient des étincelles, le feu de la pensée et celui de la passion, de superbes cheveux noirs dont les boucles abondantes s'échappaient avec profusion d'un petit bonnet de dentelle, un profil grec et une taille admirablement dessinée par une sylvie de soie rose...». Le 29 août 1766, Marie met au monde un petit garçon prénommé Pierre. Pierre sera son unique enfant, du moins son unique enfant vivant.

C'est en novembre 1766 qu'elle va perdre son mari, victime, semble-t-il des inondations tragiques causées par une crue brutale du Tarn. De la perte d'un homme qu'on lui avait imposé, qu'elle détestait, elle se console rapidement. Elle refuse même de porter son nom. Cette unique et courte expérience conjugale lui suffira pour toujours. Le mariage n'est pour elle que le *«tombeau de la confiance et de l'amour».* Dans les mois qui suivent, Marie prend le pseudonyme d'Olympe de Gouges : Olympe en hommage à sa mère qu'elle aime beaucoup (elle ne lui garde aucune rancune pour cet affreux mariage), Gouges est une autre orthographe de son nom de jeune fille.

En 1767, elle rencontre Jacques Biétrix de Rozières, d'origine lyonnaise, riche entrepreneur militaire qui est tombé amoureux d'elle. Elle le suit à Paris où elle vit maritalement avec lui. Elle refusera d'assurer sa sécurité en l'épousant, première entorse aux lois de son sexe ! Cinquante ans avant les Saint-Simoniennes, elle rejette le mariage. Il semble qu'elle lui ait donné une fille morte en bas âge. Elle ne reviendra plus jamais dans sa ville natale. Son seul lien avec Montauban sera sa correspondance avec sa mère, puis avec un député, Poncet Delpech, qu'elle proposera d'héberger lors de la convocation des États Généraux à Versailles, le 1^{er} mai 1789.

BIOGRAPHIE

«Vous avez une compatriote à Versailles avec un appartement à votre disposition...». Grâce à une très forte rente octroyée par Bietrix, elle mène un grand train de vie à Paris et dépense beaucoup d'argent tant pour elle que pour l'éducation de son fils. De plus, Bietrix paie régulièrement ses dettes. Ses débuts sont pour le moins tumultueux. C'est une courtisane notoire mais sa vie n'est pas scandaleuse. D'après les archives, son nom n'apparaît dans aucun relevé de police. Mercier, auteur des "Tableaux de Paris" dira d'elle : «C'est une de ces femmes qui sans avoir l'effronterie du vice n'ont pas l'austère rigueur de la vertu». D'après un portrait d'elle, on sait qu'Olympe est belle. «Elle est grande pour l'époque (autant que son fils devenu adulte, soit 1,68m), elle a le visage ovale, des sourcils châtain, des yeux bruns, un nez légèrement aquilin, le front découvert, le menton rond et plein et la bouche moyenne, des traits fins et réguliers». Elle est très mince, sa poitrine lui paraît trop petite aussi rembourre-t-elle son corsage avec du coton. Cette manie provoque l'histoire comique suivante : Au théâtre, une dame est prise d'une affreuse rage de dents à cause d'une carie. On réclame du coton pour obturer la dent. Mais qui emporterait du coton au théâtre ? Olympe plonge la main dans son corsage. «Prenez Madame», dit-elle, «ça sert toujours à quelque chose». Nous reverrons constamment une Olympe dotée de sens pratique et exubérante.

Autodidacte de la pensée, femme de lettre et de fer

Olympe fréquente le Palais Royal, propriété du duc d'Orléans. Interdit à la police, c'est le centre de tous les plaisirs. Elle est de toutes les fêtes. Et dans ce monde où le luxe côtoie la misère, Olympe est une privilégiée. Elle sait s'entou-

rer de personnages influents tel Philippe d'Orléans qui assurera l'avenir de son fils. En effet ce dernier sera nommé parmi les ingénieurs de la province de Champagne, territoire de la famille d'Orléans. Elle appréciera le prince au moment de la réunion des États Généraux lorsqu'il prendra parti pour le vote par tête à la demande du Tiers-État et sera l'un des premiers élus de la noblesse à rejoindre l'Assemblée Nationale. Mais elle l'attaquera avec violence lorsqu'il votera la mort de son cousin, le roi Louis XVI.

À la fin de 1778, Olympe renonce aux frivolités pour «verser dans le bel esprit». Elle emménage rue Poissonnière alors quartier élégant et renouvelle le cercle de ses fréquentations : journalistes, auteurs dramatiques et philosophes. Elle se lie aux milieux littéraires les plus avancés. Elle rencontre Louis Mercier, auteur des célèbres "Tableaux de Paris", talentueuse chronique sociale de la capitale. Mercier lui conservera son affection jusqu'à sa mort. Il ne cessera jamais de l'encourager. Il dira d'Olympe «Elle est active, vigilante, elle est tendre, elle est vertueuse et surtout elle est durable». Elle va beaucoup au théâtre et à l'opéra, discute des nouvelles pièces. Elle est curieuse de toutes les nouveautés de la science, des plus sérieuses aux plus extravagantes. Elle fréquente Rivarol, La Harpe, Marmontel, Sautereau, Aubert. Elle s'essaie à l'écriture ce qui est loin d'être simple pour elle. Elle dicte ses textes à des secrétaires et son style est mêlé d'idiotismes occitans. Olympe est une autodidacte de la pensée. Son éducation sommaire, ses lacunes, elle ne les nie pas, au contraire elle s'en fait drapeau avec fierté et humour.

Pour devancer la critique, elle dira «Il faut que j'obtienne une indulgence plénière pour toutes mes fautes qui sont plus graves que légères : fautes

de français, fautes de construction, fautes de style, fautes de savoir, fautes d'intéresser, fautes d'esprit, fautes de génie». Elle exagère sans doute et s'essaie à tout : littérature et théâtre où elle se mettra en scène.

On lui reproche souvent de ne pas écrire ses pièces elle-même mais elle se défend toujours de ces attaques avec autant de véhémence que d'humour. À un voyageur rencontré dans une diligence et qui se vantait d'avoir bénéficié des faveurs d'Olympe de Gouges et d'avoir écrit pour elle une de ses pièces en y ajoutant soigneusement des incorrections pour mieux faire croire qu'elle était d'elle, elle répond superbement avant de descendre de voiture : *«Monsieur, j'ai écouté vos sots propos avec le calme d'un philosophe, le courage d'un homme et l'œil d'un observateur. Je suis cette même Olympe de Gouges que vous n'avez jamais connue et que vous n'êtes pas près de connaître. Profitez de la leçon que je vous donne : on trouve communément des hommes de votre espèce, mais apprenez qu'il faut des siècles pour faire des femmes de ma trempe»*. Elle est passionnée par les sujets les plus recommandables à l'époque : l'esclavage, le droit au divorce, les vœux forcés auxquels on contraignait tant de filles sans dot ou bien l'emprisonnement pour dettes.

En 1784, Lefranc de Pompignan meurt. Olympe écrit les "Mémoires de Madame de Valmont", roman épistolaire autobiographique, inspiré des "Liaisons dangereuses". Elle a repris, dit-elle, le texte original des lettres du marquis de Pompignan. Elle a changé les noms pour ne pas créer de torts à la famille de son père qu'elle appelle M. de Flaucourt dans le roman. Elle met ainsi un terme à son passé. Sa première pièce, «Zamore et Mirza», présentée sous l'anonymat au comité de lecture de la Comédie Française est bien accueillie.

Ce qui est surprenant car cette pièce est une dénonciation déguisée du sort réservé aux esclaves noirs des colonies. Malheureusement, Olympe se brouille avec les membres de la troupe. On prétexte son attitude offensante pour faire délivrer contre elle une lettre de cachet. Heureusement, le lieutenant de police, Thiroux de Crosne s'interpose et arrête net la procédure. Elle évite de justesse l'emprisonnement à la Bastille. Elle finira par se réconcilier avec la Comédie Française qui est le premier théâtre d'Europe.

En 1785, elle se prépare à publier "Le Mariage inattendu". Écrite dans l'enthousiasme (en vingt-quatre heures, dira-t-elle), au sortir d'une représentation du "Mariage de Figaro", l'œuvre se présente comme sa suite. Elle est envoyée, en hommage, à Beaumarchais qui n'y prend pas garde d'abord, puis se montre furieux et poursuit Olympe de Gouges de sa vindicte, la qualifiant d'illettrée... Pourtant, les critiques lui réservent bon accueil. Cette comédie est reconnue pleine d'esprit, d'imagination et de talent. Elle publie également "L'homme généreux" inspiré d'un fait réel d'emprisonnement pour dettes. Ses pièces de théâtre seront toutes refusées au dernier moment.

Olympe emménage place de l'Odéon pour être tout près du Théâtre français. Elle écrit alors, "Le siècle des grands hommes ou Molière chez Ninon". Olympe subit encore une fois un échec en février 1788. Cette pièce lui vaut cependant une excellente critique du "Journal encyclopédique", journal qui fait autorité à cette époque.

Olympe de Gouges se battra pour que sa pièce "L'esclavage des Noirs" soit représentée. Ce sera un échec ; les comédiens sont à cette époque tout puissants et ils font en sorte que cette pièce ne soit jouée que trois fois,

BIOGRAPHIE

prétextant qu'elle ne rapporte pas assez d'argent. Elle est donc abandonnée.

Des Lettres à la Politique citoyenne

Déçue par cette expérience théâtrale, elle va s'engager pour une autre cause, celle de la Révolution. En effet, elle souhaite un changement des institutions et rêve d'un autre place pour la femme dans la société, une place responsable. Elle rêve d'une égalité entre les hommes. Elle aspire à l'abolition de l'esclavage, à la liberté d'expression. Son expérience théâtrale lui a laissé un goût amer.

Le 6 novembre 1788, le journal général de France publie en première page le premier pamphlet politique d'Olympe de Gouges : "Lettre au peuple ou projet d'une caisse patriotique par une citoyenne". Elle informe le roi de la terrible condition de son peuple et propose un impôt volontaire payé par tous les membres de la nation, y compris la noblesse, impôt qu'elle pense susceptible d'enrayer la grave crise économique et sociale qui secoue le pays. Confiante dans le sens civique des Français, elle propose que chaque citoyen verse au fisc une participation financière au prorata de ses revenus.

L'hiver suivant, 1788-1789, elle publie un vaste programme de réformes sociales qui va effrayer *«les riches particuliers et la Cour»*. Elle y parle d'assistance sociale, d'institution hospitalière, d'hygiène. (Elle est considérée comme une farfelue car elle prend, paraît-il, un bain par jour). Elle va même rédiger un projet d'ateliers publics pour les ouvriers sans travail (qui préfigurent les Ateliers nationaux de 1848). Elle esquisse un projet de communisme agraire : *«Que le gouvernement donne toutes les terres en friches du Royaume à des sociétés ou des particuliers, en portions, qu'ils pourront cultiver»*.

Elle propose de taxer les signes extérieurs de richesse : bijoux, équipages, domesticité. Et puis, avec un siècle d'avance, elle propose la taxation systématique des bénéfices réalisés par les maisons de jeux mesurant l'immense profit qu'en tirerait l'état. Et pour finir, elle déclare : *«Un impôt sur la peinture et la sculpture ne serait pas déplacé, le peuple ne se fait ni peindre, ni sculpter, ni décorer ses appartements»*.

Le 5 mai 1789, Louis XVI préside à Versailles, dans l'hôtel des Menus Plaisirs, la cérémonie d'ouverture des États Généraux, l'Assemblée représentative des trois ordres de la Nation. Aux premières loges, encore observatrice, Olympe s'apprête à devenir actrice le moment venu sur la scène d'un théâtre qu'elle n'a encore jamais imaginé. Ses premiers écrits politiques sont plutôt bien accueillis par la Critique, notamment le "Journal Général de France" qui leur consacre chaque fois *«la une»*. Soucieuse de ne rien perdre du déroulement tant attendu des États Généraux, elle prend un pied à terre à Versailles.

Elle déborde d'enthousiasme et rêve de jouer un rôle afin qu'on la remarque. C'est l'époque où elle jette sur le marché de Paris ou de Versailles des brochures tirées à mille ou deux mille exemplaires. Ces brochures portent des titres tels que "Cri du sage par une femme" et "Pour sauver la Patrie". Elle y demande aux trois ordres et surtout à la Noblesse de faire le maximum pour parvenir à une entente. Malheureusement, elle se rend vite compte qu'à Versailles on n'a pas besoin d'elle. Elle songe à créer son propre journal sous le titre de «l'Impatient», ce qui ne manque pas d'humour étant donné son caractère, mais l'autorisation lui est refusée. Le journal ne verra pas le jour. Elle commence à écrire "Le Prince Philosophe", roman de cinq-cent

vingt-deux pages qui paraîtra en 1792. Ce «*conte oriental*» est truffé de réflexions sur la place de la femme dans la cité.

Pour exprimer sa confiance en la Révolution, elle fait don à l'Assemblée du quart de son revenu. Elle incite toutes les femmes à participer à l'impôt volontaire, en donnant par exemple leurs bijoux. *«Imitez-vous l'égoïsme de ces capitalistes calculateurs qui refusent d'ouvrir leurs trésors ? Laissez aux âmes viles qui font la honte de notre sexe les tristes avantages d'étaler ces ornements qu'elles ont achetés au prix de leur honneur et qui ne contribuent en rien à relever l'éclat de leur beauté».*

Elle oublie un peu son passé de courtisane! Et pour rendre hommage aux donatrices, elle publie "Action héroïque d'une Française ou la France sauvée par les femmes". Elle en fait parvenir un exemplaire à Clermont-Tonnerre, Président de l'Assemblée. Mirabeau, conquis par le dynamisme d'Olympe apprécie son ouvrage et la remercie pour son action.

Elle entreprend de tenir une sorte de chronique des événements rapides qui se déroulent, au travers de brochures qu'elle doit publier presque toujours à compte d'auteur et pour lesquelles elle se ruine. On la voit encenser Bailly, le maire de Paris, s'extasier sur La Fayette dont elle souligne l'audace et la fermeté, se prendre bizarrement à regretter Calonne, l'ancien ministre et accabler le duc d'Orléans qu'elle rend responsable des journées révolutionnaires des 5 et 6 octobre 1789. Ses démêlés avec le duc d'Orléans vont faire perdre à son fils Pierre sa place d'ingénieur. Les privilégiés de la Cour, notamment ceux qui émigrent dans le sillage du comte d'Artois-frère du roi, futur Charles X - et de la duchesse de Polignac ne trouvent aucune grâce à ses yeux et elle se fait l'écho de leur lâcheté dans "L'Ordre National ou le

comte d'Artois inspiré par Mentor".

Peu indulgente pour la reine, elle éprouve au contraire une sorte de tendresse pour Louis XVI qui, à ses yeux comme à ceux des Français de la rue, demeure "le père du peuple", le garant de l'ordre et de la paix. Elle passe le plus clair de son temps à l'Assemblée Nationale pour recueillir de nouveaux sujets pour ses écrits patriotiques. Elle fréquente les sociétés savantes en particulier le Lycée, haut lieu de la culture bourgeoise réservé aux femmes. On la voit dans les cafés à la mode : chez Zappi (le Procope), chez Corozza dans la galerie Montpensier au Palais Royal.

Et en public, elle prend part aux débats. Elle adresse à l'Assemblée Nationale : "Un Projet sur la formation d'un tribunal populaire et suprême en matière criminelle" qui fait impression. Mais elle est désolée de ne pas être écoutée. Elle dira : *«Je donne cent projets utiles, on les reçoit, mais je suis femme, on n'en tient pas compte».* Seul Mirabeau croit en elle et prétend en exagérant sans doute *«qu'elle a fait la Constitution toute seule»* et il ajoute : *«Nous devons à une ignorante de grandes choses».*

Son pacte social, une idée révolutionnaire

Elle s'installe à Auteuil où elle rejoint l'avant-garde intellectuelle de l'époque. Savants, littérateurs de renom contribuent à la réputation de ce qu'on appelle "La société d'Auteuil". C'est là qu'elle rencontre chez Helvétius, chez Fanny de Beauharnais ou chez Sophie Condorcet, tout ce que l'époque compte de beaux esprits. Son nom est associé à celui de Condorcet. Ces deux précurseurs ont des points communs sur la question des Noirs notamment et tous deux publient également un manifeste féministe : Condorcet en 1790, Olympe en 1791.

BIOGRAPHIE

Elle écrit, elle publie, elle distribue ses pièces de théâtre, celles que les comédiens refusent de jouer. Ses écrits politiques, souvent courts, sont diffusés par voie d'affiche.

Orgueilleuse, dotée d'une confiance en elle inouïe pour l'époque, Olympe est féministe au sens le plus moderne du terme (elle n'a jamais pensé à une société matriarcale). Elle se sent l'égale des hommes par son intelligence, mais elle n'est ni la suffragette, ni la "virago" que dénoncent ses ennemis. Toutes les idées d'Olympe, tous les combats se retrouvent dans la "Déclaration des droits de la Femme et de la Citoyenne", son texte le plus célèbre, un texte visionnaire. Ce texte ne se contente pas de réclamer, pour les femmes, le droit de vote que le législateur a oublié de leur donner, mais propose un programme complet de mise à égalité : droit au divorce et à l'héritage, remplacement du mariage par un contrat social (les germes de notre PACS), reconnaissance des enfants hors mariage, accès à toutes les fonctions. Article par article, la situation masculine est opposée à la féminine. Elle envoie sa déclaration à la reine.

Un nouveau projet germe en elle : fonder un second théâtre français qu'elle appellerait "Théâtre National" et qui aurait la particularité d'être un théâtre de femmes, auteures, actrices et spectatrices. Utopie sans doute, ce théâtre ne verra jamais le jour.

Le 2 avril 1791, elle est bouleversée en apprenant la mort brutale de Mirabeau. Elle compose une oraison funèbre, "Le tombeau de Mirabeau" qu'elle prononce au café Procope. Elle souhaite que les restes du Père de la Liberté soient portés au Panthéon. Elle écrit également une pièce de théâtre "Mirabeau aux Champs-Élysées" qui sera jouée à la Comédie italienne et en Province où elle demande que

l'on prélève une partie de sa part d'auteur pour en faire profiter des femmes aux actions patriotiques. Olympe de Gouges admire l'homme Mirabeau pour sa pensée et son éloquence ; elle a cependant deux ans plus tôt conçu quelques soupçons sur sa conduite dans son "Discours de l'aveugle aux Français". La collusion avec la Cour et la vénalité de Mirabeau sont aujourd'hui établis d'une manière indiscutable.

Le 22 juin 1791, l'annonce de la fuite du roi et son arrestation à Varennes provoquent une très grande émotion dans le pays. Olympe est déçue dans ses conceptions de royaliste constitutionnelle. Elle présente à l'Assemblée un nouveau projet : "La formation d'une garde nationale de femmes" afin de remplacer auprès de la reine, les princesses, marquises et duchesses par des citoyennes actives et dévouées à la Patrie. Bien entendu, ce projet passera inaperçu. Elle écrira "l'Esprit français" dédié à Louis XVI. Elle s'élève contre le despotisme. Elle souhaite une révolution sans violence. C'est un manifeste remarquable. *«Jamais cause ne fut plus belle que celle qui va se décider. C'est la cause des peuples»*. Elle réclame le droit de vote pour tous les citoyens sans distinction de sexe. Son nom, en 1792, est associé à celui de Madame de Staël (la fille de Necker). Elle ne cesse d'écrire des pamphlets patriotiques, va même jusqu' à l'Assemblée déclamer une pétition patriotique et féministe. Elle demande que les femmes participent à la vie publique et pour commencer aux cérémonies à la mémoire du maire d'Étampes, André Simonneau, martyr du civisme (il a été assassiné par la foule en délire au cours d'une émeute provoquée par la cherté des subsistances). Les journaux de l'époque sont unanimes à saluer son initiative. Elle ira même jusqu'à exiger de la reine Marie-

Antoinette de participer financièrement à la cérémonie. N'obtenant pas de réponse, elle ira jusqu'aux Tuileries afin de rencontrer sa surintendante, la princesse de Lamballe et l'avertira ainsi «*Les tyrans entraînent tôt ou tard dans le précipice leurs complices*». Avertissement on ne peut plus prémonitoire quand on sait que la princesse de Lamballe périra lors des massacres de septembre et que sa tête sera portée au bout d'une pique sous les fenêtres de la reine, au Temple. La reine cède et fait prélever douze mille livres sur sa cassette mais intriguée par la demande d'Olympe de Gouges envoie un enquêteur à son domicile. Ces événements vont inspirer à Olympe une pièce de théâtre inachevée, ayant pour titre "La France sauvée ou le tyran détrôné" dont le manuscrit sera paradoxalement utilisé contre elle au tribunal révolutionnaire.

Face à la gravité de la situation, Olympe de Gouges prône la réconciliation générale à l'Assemblée par "Un pacte social" qui sera affiché dans les rues de Paris. Deux ou trois jours plus tard, Lamourette, évêque de Lyon, déposera à l'Assemblée une motion qui ira dans le même sens.

Les événements s'accélérent. Elle est absente de Paris au moment de la chute de la Monarchie le 10 août, partie en province afin d'y faire représenter ses pièces de théâtre. Elle s'insurge et écrit un nouveau pamphlet, «*très noble*» dira Michelet, intitulé "La fierté de l'innocence". «*Le sang même des coupables versé avec cruauté et profusion souille éternellement les révolutions, bouleverse tout à coup les cœurs, les esprits, les opinions, et d'un système de gouvernement, on passe rapidement dans un autre*». Elle adresse au président de la Convention une lettre par laquelle elle se propose de défendre Louis XVI. Voici un passage de cette missive :

«Il fut faible, il fut trompé, il se trompe lui-même. Les Anglais se sont déshonorés aux yeux de la postérité, par le supplice de Charles 1^{er}. Il ne suffit pas de faire tomber la tête d'un roi pour le tuer, il vit encore longtemps après sa mort...». Initiative malheureuse, condamnée par toute la presse qui la renvoie «*tricoter des pantalons pour nos braves sans-culottes*».

Visionnaire, téméraire jusqu'au bout

Cette téméraire tentative d'épargner le roi manque d'être fatale à Olympe. Alors que la Convention n'a pas cru devoir relever le ridicule de cette demande, une poignée de fanatiques se massent devant sa maison et veulent s'emparer d'elle. Elle s'en tire comme toujours avec un étonnant à-propos. Au plaisant féroce qui l'a attrapée par les cheveux et s'écrie : «*À vingt sous la tête de Madame de Gouges qui en veut ?*», elle réplique calmement : «*Je mets la pièce à trente sous et je vous demande la préférence*». On rit, elle est sauvée.

Philippe Égalité vote pour la mort de son cousin, elle ne le lui pardonnera pas. Le 21 janvier 1793, le roi meurt sur l'échafaud. Le 23 janvier, deux jours après l'exécution du roi, la pièce de théâtre d'Olympe de Gouges, "L'entrée de Dumouriez à Bruxelles", donnée à la Comédie Française est l'objet d'une cabale. Le sujet, à la gloire de la Révolution, doit faire honneur au patriotisme de son auteur. Mais un mois plus tard, c'est la trahison de Dumouriez. On lui reproche sa pièce dans laquelle Dumouriez passe pour le héros et, bien sûr, son intervention dans le procès de Louis XVI. Sur la scène politique Olympe assiste à l'affrontement. Elle prend position contre les chefs de la Montagne : Marat, Robespierre contre lequel elle écrit : "Pronostic sur Robespierre par un animal amphibie" signé Polyme

BIOGRAPHIE

(anagramme d' Olympe) qu'elle placarde dans les rues de Paris et qui commence ainsi : *«Tu te dis l'unique auteur de la Révolution, tu n'en fus, tu n'en es, tu n'en seras éternellement que l'opprobre et l'exécration... Ton trône sera l'échafaud»*. Ce pronostic follement téméraire mais d'une singulière prophétie, sera l'un des derniers écrits d'Olympe. Le 2 juin, les chefs de la Gironde sont arrêtés. La plupart vont mourir guillotins. Olympe a été la seule, le 9 juin à prendre la défense des Girondins, prédisant au passage la dictature. Deux jours plus tard, Olympe écrit son testament politique qu'elle adresse à la Convention.

Elle se prépare au pire mais elle garde son humour. *«Je lègue mon cœur à la Patrie, ma probité aux hommes, ils en ont besoin ; mon âme aux femmes, je ne leur fais pas un don indifférent ; mon génie créateur aux auteurs dramatiques, il ne leur sera pas inutile, surtout ma logique théâtrale au fameux Chénier ; mon désintéressement aux ambitieux ; ma philosophie aux persécutés ; ma religion aux athées ; ma gaieté franche aux femmes sur le retour. Et tous les débris qui me restent d'une fortune honnête à mon héritier naturel, à mon fils, s'il me survit»*.

Le 20 juillet, Olympe fait imprimer "Les Trois Urnes" ou "Le salut de la Patrie" qui reprend sous forme d'affiche une proposition girondine. Sur la première urne serait écrit «Monarchie», sur la deuxième «Gouvernement fédératif» (prôné par les Girondins) et sur la troisième «Gouvernement républicain, un et indivisible». Dénoncée par son afficheur, elle est arrêtée sur le pont Saint-Michel. Sûre d'elle et de sa loyauté, elle indique elle-même son bureau aux gendarmes, persuadée que ses écrits vont plaider pour elle. Elle est enfermée à la mairie pour avoir proposé un gouvernement fédératif alors qu'une loi datant

du 20 mars précédent punit de peine de mort celui qui osera prôner un gouvernement autre qu'un État un et indivisible.

De la mairie, Olympe est transférée à la prison des femmes de Saint-Germain-des-Prés. Elle tente de joindre ses derniers appuis mais son courrier est intercepté. Elle reste plusieurs semaines sans qu'on l'interroge. De la prison, elle arrive encore une fois à faire placarder une affiche "Olympe de Gouges au tribunal révolutionnaire", dans laquelle elle se plaint de sa détention. On peut y lire encore : *«Robespierre m'a toujours paru un ambitieux sans génie et sans âme...»*. Blessée au genou, on a tardé à la soigner. Puis, elle est transférée à la prison des femmes de la Petite force dans le Marais, et ensuite à la Conciergerie.

Le 2 novembre 1793, après plus de trois mois de détention, elle paraît devant le funeste aréopage. L'avocat qu'elle a choisi ne se présente pas. Comme elle en réclame un autre, le Président lui fait cette réponse cynique :

«Vous avez assez d'esprit pour vous défendre toute seule». Contrainte d'assumer sa propre défense, l'ardente polémiste le fait avec une intelligence, une habileté, une finesse extraordinaires. Malgré tout, c'est la mort pour Olympe. C'est alors que la condamnée s'écrie : *«Mes ennemis n'auront pas la gloire ni la satisfaction de voir couler mon sang, je suis enceinte et je donnerai à la République un citoyen ou une citoyenne»*. Cela fait rire la salle à ses dépens car nulle ne la croit. Le 2 novembre, elle est condamnée à mort par le Tribunal Révolutionnaire. Le 3 novembre, à l'aube, Olympe écrit sa dernière lettre à son fils, dont voici un passage : *«Je meurs mon cher fils, victime de mon idolâtrie pour la Patrie et pour le Peuple. Ses ennemis [...] m'ont conduite sans remords à l'échafaud [...] Adieu mon fils, je ne serai plus quand tu recevras*

cette lettre [...] Je meurs mon fils, mon cher fils, je meurs innocente». Il ne recevra pas cette lettre, elle sera confisquée par Fouquier-Tinville. Quant à son fils, Pierre Aubry, par peur sans doute, il rédigera une profession de foi civique dans laquelle il condamne les écrits de sa mère et veut rayer de ses papiers le nom de cette femme qui le fait rougir de honte quand il pense à elle.

Le 3 novembre, avant son exécution, son dernier geste est celui d'une coquette : elle s'observe dans un miroir et se sourit encore. *«Dieu merci, mon visage ne me jouera pas de mauvais tour*». Puis la charrette dans laquelle est assise Olympe de Gouges, les mains liées dans le dos, quitte la Conciergerie. Le trajet jusqu'à la place de la Révolution, (actuelle place de la Concorde) dure une heure. C'est un véritable supplice, la foule conspue les condamnés à mort.

Sur l'échafaud, ses derniers mots se bercent d'espoir. *«Enfants de la Patrie, vous vengerez ma mort*». Un *«Vive la République*» retentit. Sous la Terreur, il n'y a pas de place pour la compassion.

Ces femmes qui huaient Olympe de Gouges au moment de sa mort savaient-elles qu'elle s'est battue pour elles jusqu'à la fin ? Héritage fort que nous nous devons d'entretenir car en 2017, les droits de la femme sont toujours à reconquérir.



Portrait d'Olympe de Gouges

JACKY MORELLE

Au musée Carnavalet, se trouve un portrait d'Olympe de Gouges. Après des recherches, les spécialistes ont constaté que c'était une erreur. Voici donc le vrai portrait d'Olympe de Gouges attribué à Alexander Kucharski. Un visage rond, de grands yeux noirs, Olympe de Gouges passait, en son temps, pour une jolie femme.